

prennent à la longue une physionomie spéciale, qui fait de chaque paroisse un type particulier, une petite société complète parfaitement reconnaissable dans la mosaïque dont notre province est composée. Si donc nous conservons chacune de nos paroisses telles qu'elles sont, si nous en fondons de nouvelles à l'image des anciennes, nous serons en mesure d'accomplir la tâche qui nous a visiblement été assignée comme race dans cette partie de l'Amérique. Pour cela, il faut deux choses : rester propriétaires du sol que nous avons défriché, et continuer à déverser l'excédant de population des vieilles paroisses sur les terres du domaine public.

Or, pour rester propriétaires du sol, et pour continuer à agrandir notre domaine, il est nécessaire que nos cultivateurs déploient dans les travaux de leurs fermes l'adresse, le soin, le bon goût et l'intelligence qu'ils savent déployer, dans leurs constructions, par exemple, et qu'ils adoptent petit à petit les perfectionnements de culture et l'élevage qui sont à leur portée.

Je ne suis pas de ceux qui croient que ce que l'on est convenu d'appeler routine en agriculture puisse être attaqué de front avec succès.

Le meilleur moyen d'en avoir raison, suivant moi, c'est de prêcher à la masse des cultivateurs de faire bien ce qu'ils font déjà. Cela paraît bien simple et à la portée de tout le monde : cependant quel merveilleux changement ne verrions nous pas s'opérer, si, une bonne fois, chacun était bien convaincu de cette maxime élémentaire et la mettait en pratique. Cela signifierait : bons labours, bons hersages, égoûts suffisants, bonne récolte de grains et de fourrages, un peu de légumes pour utiliser les engrais recueillis sur la ferme, un petit troupeau bien nourri, bien logé : tout cela sans sortir du sentier battu.

Au bout de quelques années de ce régime fortifiant viendra le temps de dire à ce cultivateur bien disposé : Il ne faut pas en rester là. Vous voyez ce que rapporte une culture soignée : si, au lieu de garder toujours la même prairie autour de vos bâtiments et le même champ de patates sur le même côteau, vous faisiez des prairies nouvelles et un nouveau champ de légumes à tour de rôle jusqu'à ce que vous eussiez fait ainsi le tour de votre ferme, tout en augmentant par degrés vos cultures de plantes sarclées, vous auriez bien vite détruit les mauvaises herbes, vous augmenteriez beaucoup le rendement de votre terre, vous pourriez servir à votre bétail une nourriture plus riche, et vous en tireriez double profit, soit pour la fabrication du beurre ou du fromage, soit en le vendant pour la boucherie.

C'est ainsi que le progrès agricole s'est introduit dans plusieurs paroisses de ma connaissance, et qu'il s'y est propagé, à pas lents d'abord, puis ensuite, l'émulation s'est mise de la partie, et en peu d'années la bonne culture y est devenue presque générale. Cela s'est opéré sans bruit, sans grands déboursés, j'oserais dire presque sans efforts autres que le travail ; parce qu'une fois le bon exemple donné, les avantages qui découlent de la bonne culture l'ont fait adopter par le grand nombre.

Dans la plupart des cas, les bons exemples dont je parle viennent de citoyens éclairés établis dans nos campagnes, qui savent mettre à profit dans leurs travaux agricoles les connaissances qu'ils ont acquises, et l'esprit de calcul nécessaire pour n'entreprendre que

ce qui peut donner des bénéfices certains. Ici ce sera un marchand enrichi, là ce sera un digne curé, un médecin, un notaire, voir même un avocat. Mais pour que l'exemple donné par ces messieurs soit profitable et trouve des imitateurs, il faut de toute nécessité qu'ils produisent beaucoup avec peu d'argent et que ce dernier point surtout ne puisse être révoqué en doute ; car du moment qu'un cultivateur a d'autres moyens de subsistance que ceux que lui donne sa ferme, il est facilement soupçonné de n'opérer ses merveilles qu'à force d'argent, et alors le bon exemple qu'on s'efforce de donner, au lieu de favoriser le progrès, sert plutôt d'argument à l'encontre de toute innovation.

Il se trouve aussi, mais de loin en loin, des habitants modèles qui ont puisé le goût de la bonne culture dans nos publications agricoles ; j'en ai connu un entr'autre qui, à l'époque de son mariage, en était encore à se faire lire son journal d'agriculture, puis il a appris à le lire lui-même et est devenu un parfait cultivateur. Voilà un modèle qu'on ne saurait trop proposer à l'imitation des cultivateurs.

Nos écoles d'agriculture, si modestes qu'elles soient, ont contribué elles aussi pour leur bonne part au perfectionnement de la culture et de l'élevage du bétail. Le nombre des élèves qui ont suivi leurs cours est malheureusement trop restreint, mais ces élèves font école autour d'eux, et propagent par leurs succès marquants les bons enseignements qu'ils ont reçus de leurs professeurs. Ceux qui nient l'efficacité de ces écoles ne tiennent peut-être suffisamment pas compte des difficultés qu'elles ont eu à surmonter, ils exigent peut-être d'elles des cultures trop voyantes et trop au dessus de la portée des cultivateurs qui les entourent. J'avouerai que pour ma part ce n'est pas sans une vive défiance que je verrais nos écoles se lancer exclusivement dans ce qu'on peut appeler la culture transcendante et dans l'élevage des animaux titrés.

Donnons à nos écoles d'agriculture encore un peu de temps pour faire leurs preuves et pour se conformer à ce que le Conseil d'agriculture leur prescrit ; donnons à nos écoles élémentaires le temps d'inculquer à la jeune génération le petit catéchisme agricole, qui vient si heureusement d'y être introduit ; tâchons de répandre de plus en plus dans les campagnes nos excellentes publications agricoles, et avant qu'il soit longtemps tout cela portera ses fruits.

C'est une habitude par trop uniforme, parmi ceux qui s'intitulent les amis éclairés de l'agriculture, de dire sur tous les tons que nos jeunes gens n'y entendent rien, qu'ils perdent leur temps en travaux improductifs, et que d'autres à leur place feraient beaucoup mieux, habitude tellement uniforme qu'on a fini par croire à la lettre ce qu'ils disent, et par le laisser dire aux autres. Au risque de passer pour un optimiste, je me permettrai de dire que je ne trouve pas que notre agriculture en soit rendue à un état aussi désespérant, et qu'on l'a jugé au dehors avec une sévérité qui faisait l'injustice.

Ceux qui ont eu l'avantage de parcourir les belles paroisses qu'on sillonne aujourd'hui le chemin de fer de la rive nord, depuis Québec jusqu'à Ottawa, ont pu se convaincre que, sur la plus grande partie de ce vaste territoire, la propriété apparente de ces cultivateurs ne le cède en rien aux meilleurs districts ruraux